

arrière, bousculant tout son monde, quand tout à coup un fiacre s'arrêta devant la maison. Un jeune homme, grand, sec et brun, en descendit et, faisant le tour du chalet, arriva dans la cour, où M. de Saint-Ermond criait au milieu des ouvriers. Tout le monde cessa de travailler. M. de Saint-Ermond devint très pâle. Et Suzanne, qui regardait par une fenêtre du salon, murmura en tremblant :

— Michel Thomerain !

Déjà, Joseph Bernier s'avançait, la main tendue, et les ouvriers de la fabrique venus ce matin-là souriaient en envoyant un salut au jeune ingénieur. Seul, M. de Saint-Ermond restait froid ; il fixait durement Michel Thomerain, si durement que ce dernier s'arrêta et, à son tour, dévisagea son patron. Après quelques secondes, il demanda :

— On dirait que mon arrivée vous surprend, monsieur de Saint-Ermond ?

— En effet, balbutia celui-ci, je... je ne... vous attendais pas ce matin.

— Je suis arrivé par le train de neuf heures quarante-trois. J'ai pris une voiture, et je me suis immédiatement fait conduire ici. Sans même voir ma mère. J'avais hâte de vous rendre compte de ma mission.

M. de Saint-Ermond revenait peu à peu à lui, il reprenait son allure hautaine d'homme du monde. Il alluma un nouveau cigare, donna quelques ordres, puis, d'un ton glacial, s'adressa à Michel :

— Si vous voulez bien entrer dans le chalet, nous causerons plus à notre aise. Vous connaissez le chemin, n'est-ce pas ?

Michel s'inclina et gravit lentement les marches du perron, se demandant pourquoi on le traitait en étranger. M. de Saint-Ermond marchait auprès de lui. Au moment où ils pénétrèrent dans le grand salon, le jeune ingénieur distingua un pan de robe qui disparut aussitôt derrière une porte. Il murmura doucement : " Suzanne " puis, se tournant vers son patron :

— Permettez-moi, monsieur, de vous demander des nouvelles de mademoiselle Suzanne ?

— Mademoiselle de Saint-Ermond est en parfaite santé, répliqua son père, du même ton glacial. — Asseyez-vous donc, monsieur.

Michel s'assit, tout décontenancé, inquiet.

— Je suis tout à vous, déclara Saint-Ermond ; mais permettez-moi d'ouvrir cette fenêtre, que je surveille un peu ce qu'on fait... Maintenant je vous écoute.

L'ingénieur jeta un coup d'œil sur la cour, sur la tente qui commençait à s'élever, puis entama son récit, racontant au long ses voyages, sans s'apercevoir de l'impatience, très visible pourtant, de M. de Saint-Ermond, il finit en disant :

— Bref, en quittant la Norvège, je suis allé directement à Saint-Pétersbourg, où se trouve un marché important des bois qui s'expédient par le port de Riga ; et c'est là que j'ai pu effectuer les achats considérables dont vous m'aviez chargé. Comme je vous l'ai expliqué dans ma dernière lettre de Saint-Pétersbourg, les bois que j'ai achetés ont pu vous sembler d'un prix élevé ; mais leur qualité est absolument supérieure, nous n'aurons presque pas de déchet : en un mot, j'espère que l'affaire sera excellente...

— Les bois sont arrivés depuis quelques jours ; je les ai vus moi-même, j'en suis enchanté.

— Ah ! ils sont déjà arrivés ?

— Mais oui. Cela vous étonne ?

— Non ; car c'est bien le délai que j'avais indiqué. Seulement, permettez-moi de vous le dire, je n'avais qu'une confiance très limitée dans le commissionnaire-expéditeur auquel vous m'avez donné l'ordre de remettre nos marchandises.

— Vous me surprenez, monsieur Thomerain. Ne vous ai-je pas écrit que j'avais la plus entière confiance dans M. Pouschkoff ?

— Si vous ne m'aviez pas écrit cela de la façon la plus catégorique, je vous avoue franchement que je n'aurais jamais confié trois millions de marchandises à cet homme-là.

— Que craigniez-vous donc ?

— Mais... un mauvais embarquement, ou bien que cet homme n'échangeât nos marchandises de qualité supérieure contre des marchandises avariées... Et comme, à ce moment-là, vous m'avez ordonné de poursuivre mon voyage, comme je n'ai pu assister au chargement des vapeurs...

— Tranquillisez-vous, monsieur Thomerain ; j'avais sur ce Pouschkoff les meilleurs